

la critique du samedi

musique - danse - théâtre - variétés

Le 8e Festival du film commence en beauté avec "Bonnie and Clyde"

par Luc Perreault

L'inauguration hier soir du 8e Festival international du film de Montréal a permis à un public enthousiaste de se replonger comme à chaque année dans une atmosphère bien particulière, celle fiévreuse des soirées vouées au cinéma où le plaisir de voir enfin les films qu'on attendait s'ajouter à celui de retrouver les co-

du film de Montréal a sans doute acquis dès maintenant la reconnaissance internationale à laquelle sa qualité lui donnait droit. Aux antipodes d'une foire du film, il a pris aux yeux du public la forme d'un lieu de rencontre où le contact direct avec des oeuvres vivantes permet à chacun d'augmenter son bagage d'émotions et d'expériences.

leur revenait et à être prêts à payer de leur peau pour cette folle prétention : vouloir vivre libre.

Bonnie et Clyde, au yeux de l'ordre, étaient évidemment des criminels. Ils pillaient d'une façon éhontée banques et magasins, tuaient sans réfléchir tous ceux qui cherchaient à mettre un frein à leurs gestes criminels. Bandits, ils devinrent très vite même si au fond d'eux-mêmes il est permis de croire qu'il n'en était rien.

Aux yeux de la loi donc, des bandits, à abattre froidement comme des chiens sans procès, sans discussion, avec la bénédiction de tous les nantis. Le film à cet égard ne ménage aucun artifice. Bonnie et Clyde meurent tel que prévu, abattus par une horde de policiers cachés dans les buissons, trahis par le père de leur ami, à la mitrailleuse. Le spectacle de cette mort est insoutenable et il faut être insensible pour ne pas comprendre qu'il s'agit d'une injustice.

A mon sens, Penn a réussi un film merveilleux. Par le soin apporté à la reconstitution d'une époque et par la délicatesse dans la peinture des deux héros, qui, loin de ressembler à des brutes, restent humains, "Bonnie and Clyde" s'insère dans le prolongement de ses autres films sans les déparer. Toutefois il semble qu'il n'ait pas cherché à prendre une position claire concernant la situation sociale de ses deux personnages. Les gens qui ver-

ront le film arrivent difficilement à faire les liens, à les remplacer dans le contexte. Bonnie et Clyde luttèrent à leur façon pour l'égalité. Penn a fait indirectement une critique du capitalisme. Mais il n'a pas voulu en faire une question de "message". Ses deux héros utilisaient les moyens à leur disposition pour revendiquer des droits qu'ils sentaient leur échapper. Cette à elle seule, pouvait justifier leurs moyens. Pour beaucoup, elle les condamnait.

C'est pour cette raison, me semble-t-il qu'on perçoit difficilement la.



HUITIEME FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM DE MONTREAL

pains perdus de vue qu'on était sûr de retrouver là, fidèles à cette manifestation fondamentale, la plus importante peut-être de toutes les manifestations artistiques de la métropole.

Il règne au sein du FIFM 8 un dynamisme contagieux, le même qui a permis l'éclosion de ce phénomène, à la fois rempli d'audace et tempéré par le souci de respecter les besoins et les goûts du public cinéophile. Le Festival a franchi une étape sérieuse dans son existence. Il a maintenant l'âge de raison. Bien plus, ayant voilà cinq ans donné naissance à un Festival du cinéma canadien dont la nécessité allait de soi, il va encore plus loin cette année en nous comblant par une importante Rétrospective mondiale du cinéma d'animation. Trois festivals en un, c'en est assez pour satisfaire même les plus difficiles.

Installé cette année à l'Expo-Théâtre, cet édifice rutilant qui peut englober 2,000 spectateurs tout en conservant son aspect de salle paroissiale, le festival a profité de l'Expo pour doubler le nombre de ses représentations. Sa réputation en a grandi d'autant. C'est par centaines que viendront d'ici le 18 août les cinéastes, producteurs, comédiens et critiques du monde entier. Plus connu encore de l'étranger que l'année dernière, le 8e Festival

Miracle au Texas

Bien qu'à première vue la chose ne paraisse pas évidente, c'est bien en ce sens que le film d'Arthur Penn, "Bonnie and Clyde", qui inaugurerait hier soir le festival, témoignait.

Oeuvre ambiguë, appartenant à cette grande machine hollywoodienne qu'est la Warner Brothers tout en s'acheminant vers la critique sociale incisive d'une époque encore rapprochée, "Bonnie and Clyde" répète à 35 ans de distance le miracle de "Scarface" : présenter sans tricherie la vie intime d'un grand bandit, Clyde Barrow, et son inséparable compagne, Bonnie Parker.

Arthur Penn, tirant parti de deux comédiens merveilleux, Faye Dunaway et Warren Beatty (qui est en outre producteur du film), réussit à nous imposer deux êtres qui, selon qu'on les considère d'un regard superficiel ou d'une façon attentive, paraissent relever soit du mythe soit de la réalité.

Le mythe

Bonnie Parker et Clyde Barrow ont fait au début des années 30 les manchettes de tous les journaux du sud-ouest américain. Les gens les admireraient parce qu'ils étaient à peu près les seuls dans cette période difficile à se tenir debout face au capitalisme, à réclamer par la force la part qui